

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 28

Artikel: Les boutons de Théodore
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187060>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eux me prouvaient leur union étroite, union que je croyais voir toujours durer!...

Je m'étais trop fié aux apparences, et elles sont trompeuses, hélas! Qui de vous l'ignore? Chacun en a fait l'expérience.

Peu après, je m'aperçus que leur union n'était que faible, et qu'il ne faut jamais jurer de rien. Alors je prêchai en faveur de l'union durable et inséparable; j'invoquai à mon secours les exemples frappants que j'avais vus dans ma vie; j'implorai l'aide de la science, afin d'empêcher cette désunion de s'accomplir.

Ai-je été trop peu éloquent, n'ai-je pas assez développé les mauvaises suites d'une rupture? Je ne sais, mais tout fut vain; le divorce se consumma, et la semelle de mon soulier se sépara du dessus. »

MAY.

J'ôte la cotte.

Quand l'est qu'on gendarme s'ein va trovâ cau-
quon pè l'oodrè dâo préfet, l'ai a pas dè nâni, lo
faut reâidrè sein renasquâ, et faut dzourè quie se
vo met lè menottès âo bin se vo dit d'allâ avoué li.
Cein ne sai dè rein dè sè rebiffâ et dè lâi gravâ dè
féré se n'ovradzo, â mein d'étrè on lulu coumeint
cè que vo vé contâ l'histoire et à quoui lo gendarme
a du obéi sein pipâ lo mot.

Cé gaillâ restâvè dein 'na crouie cambuse iô on
eintrâvè pè dâi z'égras ein bou que n'aviont pi min
dè baragne et que menâvont su 'na galéri que ma
fâi lâi faillâi pas féré trào dè boucan, ni dansi lo
picoulet, kâ n'iaivâi que n'a cotta po la sotenî, et lâi
faillâi martsî tot plian, sein quiet tot sarâi venu
avau, vu que le brelantsivè dza quand fasâi 'na
forte oûra. Lo gaillâ que restâvè quie, que n'étâi
pas la fleu, aberdzivè dâi iadzo per tsi li dâi dzeins
dè crouio renom que fasont soveint traci lè gendar-
mes. Adon on dzo que lo gendarme avâi su que lâi
avâi dâo gibier dein lo nid, lâi va, et quand l'est su
clia galéri et que vâo eintrâ, lo gaillâ ein quiestion
qu'étâi per avau et que lo vâi tenailli la porta, lâi
démândè cein que vâo. Lo gendarme lâi repond
qu'âo nom dè la loi volliâvè eintrâ. L'autro lâi dit
que ne vâo pas, que n'a rein à fotemassi perquie et
que n'a qu'à décheindrè tot lo drâi. Lo gendarme
refusè et tsertse d'âovri la porta qu'étâi cotâie du
dedein, po cein que cliaô que l'ai étiont aviont ein-
fatâ on mandzo dè couté su lo péclliet quand l'aviont
apécu sa carletta. Adon l'individu qu'étâi pè la
tserrâire s'approutsè dézo la galéri et fâ âo gen-
darmer :

— Si vous ne descendez pas de suite, j'ôte la cotte!

Ma fâ lo gendarme avâi bio être gendarme, et
avâi la loi dè son coté, quand l'a oïu parlâ dè doutâ
la cotta, l'a dû bastâ et s'est dépatâ dè frinnâ avau
lè z'égras po ne pas dégringolâ tot dè 'na pice et dè
sè ramassâ dè perquie ein teimpéteint, tandi que
j'ôte la cotte (kâ cé nom est restâ du adon à l'autro),
sè tegnâi lo veintro dè recaffâ, dè cein que lo gen-
darmer lâi obéissâi assebin qu'âo préfet.

Le langage du parapluie.

Nous avons déjà le langage des fleurs, le langage
de l'éventail, le langage des yeux, etc., on vient
d'imaginer maintenant le langage du parapluie.

Le voici dans toute son éloquence :

Un parapluie porté au-dessus d'une femme, celle-
ci étant bien protégée contre l'averse, et l'homme
recevant des ruisseaux de pluie, signifie : Je l'aime,
mais elle ne m'appartient pas.

Quand l'homme est bien couvert par le parapluie,
et que la femme reçoit les filets d'eau, c'est dire :
Ce n'est que ma femme.

Mettre un parapluie de coton à la place d'un para-
pluie de soie, signifie : Echange n'est pas vol.

Porter le parapluie horizontalement sous le bras,
indique que la personne qui vous suit perdra un
œil.

Prêter un parapluie, c'est comme si on criait : Je
suis un fou.

Le porter ouvert juste assez haut pour crever les
yeux des hommes et leur enlever leur chapeau,
c'est proclamer qu'on est une femme.

Placer son parapluie avec d'autres, dans une anti-
chambre, annonce que ce meuble changera bientôt
de propriétaire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'an-
nonce de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*,
dans notre supplément de ce jour. Cette intéres-
sante publication mérite de plus en plus l'appui du
public, par les soins qu'elle met à sa rédaction et
les sacrifices nombreux qu'elle fait pour s'assurer
le concours de ce que la Suisse possède de plus
éminent parmi ses écrivains. La *Bibliothèque univer-*
selle est, sans contredit, la première et la plus sé-
rieuse de nos publications littéraires. La variété
des sujets qu'elle traite et le but élevé qu'elle pour-
suit, lui marquent sa place dans toutes les familles.

Les boutons de Théodore.

O primavera, gioventù dell' amor,
O gioventù, primavera della vita !

Dans la vie de chacun de nous, il y a des souvenirs
riants qu'on raconte avec plaisir, car ils nous reportent
avec une douce émotion vers ces heures bénies de la
jeunesse, où tout était en nous espoir, amour, dévoue-
ment.

Je vais essayer d'en retracer un qui, après m'avoir
donné les plus vives inquiétudes, m'a depuis fait rire de
bon cœur.

C'était dans le midi de la France, dans une de ces villes
aimées du soleil, où les plantes des serres vivent en
pleine terre, où les enfants élevés sous ce climat privi-
légié se développent avant l'heure, et sentent prématu-
rément battre leur cœur pour les joies de la vie, la gloire,
l'idéal.

Dans les lycées, dans les pensionnats, les imaginations
prennent un essor prodigieux; c'est toujours l'antique
légende d'Icare.

Tous les pupitres contiennent les fragments d'un
poème épique; nous avons encore les premiers chants
du nôtre, car les jeunes filles, malgré les préjugés des
contrées du Sud, qui voient dans la femme l'esclave du
foyer, la créature inférieure, ont aussi une ambition
démessurée; pendant que leurs frères rêvent de devenir
des grands hommes, elles aspirent au rôle des héroïnes
immortalisées par l'histoire.

L'amour, comme on le pense bien, prend sa bonne
part chez ces intelligences précoces, chaque lycéen
cherche une Béatrix, une Juliette, chaque pensionnaire
attend un beau chevalier, un poète, un Roméo, et la tête
remplie de poèmes, de légendes, de romans lus en secret,
ils s'enthousiasment pour leurs chimères et font avec le
plus grand sérieux toutes les sottises imaginables.

A l'âge de onze ans, j'étais un parfait échantillon de ces petites têtes méridionales volcanisées par le soleil et le mistral; ainsi je voulais devenir Jeanne d'Arc et sauver la France, qui, heureusement n'en avait nul besoin; en attendant je faisais de la versification avec mon frère aîné, afin de donner à mon pays le grand poème épique qui fait défaut à sa littérature, si riche pourtant, et je recevais les hommages d'un collégien de treize ans, appelé Théodore, doué de l'imagination la plus exaltée qu'on pût voir et ayant les idées les plus bizarres qui soient jamais écloses à l'ombre d'un collège.

Nous nous étions rencontrés chez une amie de ma mère le jour de l'an: restés seuls une partie de la journée, à cause des nombreuses visites, nous avions commencé à causer de nos poésies, à nous les réciter, et elles nous avaient paru mutuellement de purs chefs-d'œuvre. De là à nos projets d'avenir, il n'y avait qu'un pas: en nous quittant, nous nous révélions qu'une sympathie irrésistible nous entraînait l'un vers l'autre.

La jeune cervelle de Théodore avait pris feu immédiatement, et le lendemain il m'envoyait une déclaration d'amour palpitante dans sa plus belle prose.

Combien cette lettre me parut touchante et merveilleuse; que d'étoiles, de fleurs, d'enfantillages, de promesses, de serments! J'en eus plusieurs nuits d'insomnie et une fiévreuse impatience de grandir, de vieillir vite pour réaliser les rêves lumineux qui hantaient mon imagination surexcitée au plus haut point.

A onze ans, inspirer une telle affection me rendait bien fière, et quel sujet intéressant de causeries avec mon amie intime.

Chaque jour mon frère ou une de mes compagnes m'apportait une nouvelle preuve de la vive tendresse de Théodore: des fleurs symboliques, des vers, des livres, des médailles, etc.

Huit jours avant notre première communion, il songea à me donner un souvenir plus remarquable que tous les autres; s'il avait eu de l'or, il m'aurait envoyé des bijoux, des pierres précieuses, mais ne pouvant s'en procurer, il lui vint l'idée inouïe de me faire parvenir, le plus mystérieusement possible, avec l'épître la plus passionnée, la plus comique, la plus curieuse, quoi?... les boutons de sa tunique neuve!! Quel saisissement fut le mien à la réception de ce message, j'en pâlis, et une cruelle angoisse me serra le cœur... Si près de ma première communion, ma conscience murmura... C'est un péché mortel! et si ma mère surprenait ces boutons, quelle punition serait la mienne!

Nous étions élevés très sévèrement, tenus à distance, peu caressés, souvent grondés, et l'on nous inspirait des sentiments religieux qui, grâce à nos natures exaltées, dégénéraient en fanatisme, nous faisant aspirer à la vie du cloître, au sacerdoce ou au martyre.

Je consultai mon amie, ma confidente, en lui demandant de venir à mon secours dans une circonstance qui me causait tant de perplexités. La vue des boutons la terrifia, rien ne lui avait paru aussi grave. Cependant son amitié lui dicta de m'offrir de les cacher dans son pupitre.

Combien je fus touchée de son dévouement, mais je ne voulus pas l'accepter; nos maîtresses pourraient les découvrir: nous en frissonnions.

La nuit je les cachai sous mon oreiller et ils m'empêchèrent de dormir, le jour suivant je les promenai, avec les craintes d'un possesseur de trésors, du dortoir au réfectoire, du réfectoire à la classe, ne sachant où les mettre en sûreté.

Le lendemain, on nous annonça que notre entrée en retraite étant proche, nous allions nous confesser.

Nouvelle terreur! Il me fallait avouer cette faute, mortelle certainement, et de quel nom l'appeler?

Nous consultons aussitôt avec avidité ces livres intitulés *Formulaires de conscience*, qu'on devrait bien ne jamais laisser entre les mains des enfants... Le cas n'avait

pas été prévu. Un moment nous le crûmes contenu dans ces mots affreux, bien faits pour troubler des âmes aussi pures, aussi naïves, aussi innocentes que les nôtres: illicite, fornication, concupiscence, sacrilège, etc. Nous cherchâmes en vain dans notre dictionnaire, dont par bonheur nous ne comprenions pas l'explication; mon amie pensait sérieusement que c'était peut-être le mot adultère qui l'exprimerait.... Dans le doute, j'eus le bon esprit de m'abstenir.

Voici le moment d'aller à l'église et aucune résolution n'est arrêtée: mon inquiétude augmente.

On nous fait mettre de longs voiles: d'habitude c'était un grand plaisir, mais il me trouva insensible.

A notre arrivée dans la chapelle, l'orgue retentissait, l'encens remplissait l'atmosphère, les chants religieux et les prières s'élevaient vers le ciel... Je fléchis les genoux, essayant de me recueillir et d'élever mon âme vers Dieu. Hélas! je ne voyais que les boutons de Théodore scintiller dans mon esprit troublé.

(A suivre.)

Un violoniste était invité à dîner chez un maire de village. La conversation tomba sur la musique, et notre hôte demande au maire: « Aimez-vous Rossini? »

Le maire, qui ne comprend rien à la question, mais qui ne veut point paraître embarrassé, répond avec un air de profonde conviction: « Rossini, je l'adore! j'en suis fou! »

— Que pensez-vous de son *Barbier*?

— Ah! son barbier, je ne le connais pas; je me rase moi-même.

Un journaliste de Paris compte ses maux à son docteur: Névrose, insomnie, gastralgie et toute la kyrielle de ce qui constitue la *parisianité aiguë*.

Le docteur hoche la tête: « Mon cher, lui dit-il, les remèdes sont impuissants ici; ne veillez pas, soyez sobre; pas de vin de Champagne, pas d'alcool, pas de théâtre... Bref, rétablissez-vous par l'hygiène.

— Oui, docteur, vous avez raison. Mais le malheur, c'est qu'où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir.

Réponse d'un paysan à un médecin:

« Ah! vous savez, nous autres pauvres gens, nous mourons nous-mêmes. »

Réponse au problème précédent: Chaque Grâce avait 12 oranges, ou 24, ou 36, etc., c'est-à-dire un multiple de 12, et elle en a donné 1, ou 2, ou 3, etc., à chaque Muse. — Ont répondu juste: MM. Pavillon, à Coinsins; Alf. Lugrin, au Sentier; Chappuis, à Bursins; Bastian, à Forel; Girardet, à Genève; Crottaz, à Romanel; Fleury, à Bière; Crottaz, à Daillens; Guilloud, à Champagne.

Problème. — Un lion de bronze jette de l'eau dans une fontaine, par la gueule, par les yeux et par le pied droit. L'ouverture de la gueule remplirait seule le bassin en 6 heures; par l'œil droit, il le remplirait en 2 jours; par l'œil gauche, en 3, et par le pied droit en 4 jours. On lui fait jeter de l'eau par toutes ces ouvertures, et l'on ouvre un robinet capable de vider le bassin en 12 heures. Combien faut-il de temps pour que le bassin soit rempli?

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}